

Concours de critique cinéma Fondation Entente Franco-Allemande / Augenblick

Critiques des lauréats de la 13^e édition du festival Augenblick



AUGENBLICK
13^e Festival
du cinéma
en langue
allemande

7 — 24 Nov.
Dans les salles du réseau
Alsace Cinémas

2017

www.festival-augenblick.fr

graphisme — www.festival-augenblick.fr

PREMIER PRIX : Mila Lynde pour sa critique du film DIE TOCHTER

« Papa, hast du mich lieb ? » "Die Tochter", un fascinant film allemand qui nous transporte tout au long de ces 86 minutes. Pourtant, quoi de plus banal que son sujet ? En effet pour son premier long-métrage, la réalisatrice Mascha Schilinski nous raconte simplement la vie de Hannah et Jimmy, après leur séparation deux ans plus tôt. Simplement ? Non. Ils ont une fille, Luca, ou plutôt LA fille.

Paysages envoûtants de la petite île grecque défilent à l'écran, où va-t-on ? Les chemins défilent, vides, parfois menacés par les ombres de cactus. Un vrai labyrinthe, on se perd. Complexe, comme l'esprit de Luca, sept ans. C'est elle la véritable protagoniste du film. Son père, Jimmy, elle l'aime. Rien d'anormal sûrement, mais peut-être un peu plus que les autres enfants. Quant à sa mère, Hannah.. mais est-ce vraiment sa mère ou l'a-t-on échangée à sa naissance ? Sa présence l'énerve. Pourquoi ne veut-elle pas les laisser tranquilles, elle et son père ? Jimmy, joué de façon efficace par Karsten Mielke est l'incarnation du père « cool ». Il est laxiste, joue, rigole, se moque de Hannah avec sa fille... bref, Luca ne s'ennuie vraiment pas avec lui. Hannah, jouée par Artemis Chalkides, plus stricte mais sans excès, voue un amour unilatéral à sa fille. Jimmy a le beau rôle, tandis que Hannah a le mauvais, celui de l'éducatrice qui fixe les limites. Mais c'est l'actrice Helena Zengel la plus impressionnante. A seulement 9 ans, elle livre dans ce film une interprétation sincère et authentique. Mêlant joie et tristesse, bonheur et mal-être.

Le mal-être. Luca est assise sur son lit dans le noir, une pince à cheveux lui ferme la bouche : une forme de scarification enfantine reprise tout au long du film. Est-ce que son père l'aime toujours autant ou aime-t-il Hannah encore plus ? Cette question la tenaille jusqu'à la rendre maussade. D'ailleurs le bleu, couleur de la mer, du ciel mais aussi de la mélancolie, est la couleur la plus utilisée du film : la mer, la maison de vacances, les parents... mais c'est surtout la couleur de prédilection de Luca : il n'est donc pas surprenant que le titre anglais de "Die Tochter" soit "Dark Blue Girl". Ce film est en quelque sorte une réécriture du Mythe d'Oedipe, qui tua son père et épousa sa mère involontairement. Ici pas de meurtre ou de mariage, seulement un amour inconsidéré, presque indécent mais tellement innocent pour son père et du dédain pour sa mère, dédain qui la rend parfois dure et cruelle, contrastant avec le visage angélique de l'actrice.

Le groupe AnnAgemina qui a signé la bande originale ajoute de la texture au film avec une musique électronique accompagnée de la voix envoûtante de la chanteuse. Il crée durant tout le film une « atmosphère », nom d'une des chansons, résumant bien le film :

tout est une question d'ambiance et de sensations. La tension du film monte jusqu'à atteindre son apogée : Les parents n'ont plus le contrôle de leur enfant. Les deux pieds de Luca sont au bord du précipice. Devant elle, la mer coupée par quelques collines est à perte de vue, ses cheveux blonds volent dans le vent, ses deux bras sont levés à l'horizontal, notre souffle est coupé. L'ambiance pesante, presque dérangeante et la musique rendent la scène époustouflante. Dans ce film, la réalisatrice va plus loin que la banale histoire d'un enfant qui n'accepte pas la séparation de ses parents. Elle retourne cette situation ordinaire en tour de force magistral : l'enfant n'accepte pas que ses parents s'aiment à nouveau. Le résultat en est touchant et vibrant. Le film ne se presse pas, mais n'est pas pour autant particulièrement lent : il reste captivant jusqu'à la fin.

"Die Tochter" fait partie de ces films que l'on oublie pas. La justesse de l'écriture, de la mise en scène, du jeu des acteurs constituent à mon sens, tous les ingrédients indispensables à un grand film. Que demander de plus ? Le cinéma est un art et ce film de fin d'étude le manie avec virtuosité.

DEUXIEME PRIX : Emma Naulin pour sa critique du film IN THE FADE

Backrezept des Kuchens „Aus dem Nichts“

Zutaten:

Symbole Farben, um den Kuchen zu dekorieren Musik, um das Thema des Kuchens anzugeben

*der Regen

*ein Schutzengel

*ein Vogel

*das Meer

*ein Anker

* schwarzer Rauch

* Rot

* Schwarz und dunkle Farben

*eine dünner Lichtstreifen

Eine dumpfe Musik

Erste Etappe: Familie:

*Das ist gut, die Vorbereitung des Kuchens in einer hellen und fröhlichen Atmosphäre zu beginnen. Der Kontrast zwischen dieser Abgeklärtheit des Anfangs und die Folge der Vorbereitung wird Ihren Kuchen viel würziger machen. Arbeiten Sie mit Ihrer Familie in Liebe und in Freude. Das Glück bringt einen zum Schwitzen! Die Sonne ist also eine Pflichtzutat.

Trick: es ist sehr interessant, eine Vorahnung hinzuzufügen... Zum Beispiel von einem Auto überfahren werden...

Die ernsteste Etappe kommt: die Explosion. Eine terroristische Explosion übrigens!

Nach dieser Etappe muss der Regen die Sonne auswechseln, um den Kuchen aufgehen zu lassen. Dann das Licht abtropfen lassen und einen schwarzen Farbstoff hinzugeben.

Die Schreie der Heroin übertönen alles. (Die Heroin ist die wichtigste Zutat: Diane Krüger). Das Leiden einer Mutter ist entscheidend. Es prägt den Charakter des Kuchens. Aber nur einige Tränen hinzugeben ... der Kuchen wird nass genug von dem Regen. Sie können jedoch Ihr Gesicht mit dem Schatten des Regens bekleiden, um einen Tränenschleier zu symbolisieren. Das wird Ihrem Kuchen eine tragische Eleganz bringen.

Trick: um das Leiden der Frau zu fördern und das Mitleid des Zuschauers zu wecken, können Sie einen Konflikt zwischen sich selbst und den Rest Ihrer Familie schüren. Benutzen Sie schwere, ergreifende und schockierende Wörter.

Kneten Ihre Einsamkeit, verquirlen Sie Ihre Verzweiflung und schneiden Sie Ihre Anhaltspunkte in dünne Scheiben. Geben Sie einige kleine rote Pinselstriche hinzu, um an das Attentat zu erinnern. Spielzeuge Ihres Sohns sind eine gute Idee: ein Krankenwagen oder ein Feuerwehrauto zum Beispiel.

Das Rot muss auch in der Badewanne des Kuchens vorkommen. Um das Blut der Frau zu beobachten, gucken Sie langsam von oben nach unten in einer Vogelperspektive von oben auf den Anker eines kleinen Boots. Dieser Anker muss nicht den Tiefpunkt erreichen, weil es die Altlasten der Mutter symbolisiert. Wenn er den Tiefpunkt erreicht, wird es bedeuten, dass ihre Vergangenheit sie getötet hat. Sie muss am Leben bleiben! Um sicher zu sein, dass sie noch lebt, geben Sie plötzlich einen Schutzengel hinzu, (in Form ihres Freundes und Anwalts). Dieser Schutzengel ist sehr wichtig während der ganzen Vorbereitung.

Zweite Etappe: Gerechtigkeit:

Um Ihren Kuchen zu würzen, geben Sie eine Prise eines außergewöhnlichen Anwalts hinzu. Man muss ihn hassen. Johannes Krisch, der Anwalt der Möllers ist perfekt!

Für mehr Kontrast ist die Heroin in schwarz und die Kriminellen sind in hellen Farben gekleidet, letztere aber mit emotionslosen Gesichtern. Geben Sie einen Löffel von Abscheu mit einer eisigen Beschreibung der Körper des Sohnes und des Manns hinzu. Schälen Sie jedes Teil Ihren Körpers sorgfältig und langsam für mehr Bitterkeit.

Vorsicht!: damit Ihren Kuchen nicht zu würzig ist, bestreuen Sie ihn mit einer Prise von Hoffnung. „Rache im Gerichtshof“ ist ein sehr gutes Gewürz. Dann wenden Sie Ihren Kuchen sehr plötzlich, um die überflüssige Hoffnung verschwinden zu lassen.

Dritte Etappe: das Meer

Einige griechische Gewürze hinzugeben. Man muss die Sonne und die Griechische Ruhe empfinden. Zum Beispiel eine handwerkliche Bombe. Aber aktivieren Sie sie nicht! Die Vorbereitung ist noch nicht wirklich fertig.

Einen kleinen Vogel über den Kuchen hinzugeben. Er symbolisiert den Tod eines Unschuldigen. ... die Unschuld ihres Sohnes! Dieses Detail ist sehr interessant und sehr originell für Ihren Kuchen.

Schließlich die Vorbereitung mit einigen verräterischen Worten vermischen. „Komm Mama, komm“.

Dann den Kuchen explodieren lassen. Der Endpunkt der Vorbereitung wird ungewöhnlich und bewegend sein. Ein schwarzer Rauch muss nach links hochsteigen, um das letzte Symbol des Kuchens zu zeigen: das Symbol der Einfügung der Frau in ihre Vergangenheit und das Symbol des Nazismus.

Ihr Kuchen ist fertig! Guten Appetit !

TROISIEME PRIX : Lorène Spring pour sa critique du film TSCHICK

Tschick, l'adaptation cinématographique du roman du même nom ("Goodbye Berlin " dans l'édition française) de Wolfgang Herrndorf, est un roadmovie réalisé en 2016 par Fatih Akin. Il raconte le voyage à travers les campagnes allemandes de deux adolescents, Maik et Tschick, que tout oppose à première vue : origine, milieu social, caractère. Et qui sont pourtant si semblables. Au cours de leur roadtrip, ils apprendront à se connaître, à se faire confiance, à être amis.

Maik Klingenberg et Andrej Tschichatschow, dit Tschick, sont les représentants burlesques de la minorité ignorée dans le monde des adolescents. Tous les deux sont abandonnés d'une manière ou d'une autre par leurs parents. Ils sont résignés à leur rôle d'ados quelconques et incompris. Maik est prisonnier d'une existence morne, entre une mère alcoolique et un père toujours absent. Il n'a d'yeux que pour la belle Tatjana. Et pas d'amis. Tschick, quant à lui, est persuadé que l'amitié ne vaut pas une bouteille de vodka. Cependant ils ne voient pas cette identité de « outsider » de la même façon : Maik essaye tout de même de s'intégrer, alors que Tschick fait de ce décalage son principal trait de caractère. Ça, et les crocs souillées, le blouson déchiré et le sac en plastique contenant une bouteille d'alcool.

Leur voyage aussi improbable que merveilleux, en Lada bleue volée, leur apportera maturité, confiance en eux et en l'amitié. Leur excursion est ponctuée de scènes hilarantes : une poursuite épique par un policier, des pizzas impossibles à cuire et des boîtes de conserve impossibles à ouvrir, un repas où la nourriture se paye en culture générale...

Les personnages secondaires contribuent eux aussi à rendre l'histoire émouvante. Le personnage de la mère alcoolique est le symbole d'un foyer brisé par l'absence d'un père. Sans oublier la jeune Isa, qui participe grandement à l'apprentissage de Maik. Ils forment un couple attachant et émouvant, et la brièveté de leur relation la rend d'autant plus touchante : ils illustrent parfaitement la précipitation de l'adolescence.

Le film prend place au cœur des campagnes de l'ex-Allemagne de l'Est, entre de petits villages bucoliques et d'immenses éoliennes grises, le tout dans une atmosphère estivale, bercé par une bande-son atypique où se croisent Royal Blood et Richard Claydermann. Les dialogues sont frais et écrits avec une subtilité comique, ponctués par les singulières répliques fétiches de Tschick : "Ohne Sinn !". Les scènes s'enchaînent dans un rythme soutenu et un montage original et astucieux, qui séduit le jeune public auquel le film est destiné – et tous les autres.

Le film s'appelle "Tschick" alors que le personnage principal est son ami Maik. Ohne Sinn ? Pas tant que ça. Puisque l'évolution de ce garçon introverti et décalé n'aurait pas eu lieu sans l'arrivée fracassante du Tzigane juif !

Pourquoi aller voir Tschick ? Parce que c'est un film simple mais poignant, une histoire captivante et dénuée de stéréotypes, dans un univers trop gris pour des personnages hauts en couleur.

QUATRIEME PRIX : Hugo Roure pour sa critique du film IN THE FADE

Nuri et le petit Rocco ont été assassinés par les Möllers. J'ai tué les Möllers et Katja. Tout ceci avait été annoncé, mais aucun n'a su ou n'a pu prédire le dénouement funeste que j'obombrais.

Le présent n'a aucun sens sans moi car je demeure inexorablement présent.

Tout a basculé lorsque Nuri et Rocco, respectivement le mari et le fils de Katja, sont décédés suite à l'explosion d'une bombe devant l'agence du père de famille. L'attentat a été perpétré par les Möllers qui appartiennent à un mouvement néo-nazi.

Suite à cela Katja est inconsolable, et dès lors mon emprise se resserre. Je l'accable comme la pluie s'abattant rageusement et sans relâche sur ses épaules tout au long de la première partie. Je la noie comme ses larmes qui sans cesse se déversent. Le plan où son visage est posé devant la fenêtre, sur laquelle les gouttes ruissellent, met parfaitement en exergue cet étai : son image est floue voire chimérique et elle semble comme perdue à travers ce flot continu de chagrin. Je feins de la mener au trépas en l'immergeant complètement dans sa baignoire : "non" ce n'est pas ce que j'avais prévu pour elle, je souhaitais raviver une lueur d'espoir qui peut-être pourrait lui permettre de s'extirper du traquenard dans lequel je l'avais plongée. Mais lorsque la mer de son immensité bleue remplace le ciel et surplombe de plus belle la feu Katja : malgré sa fougue, elle n'a jamais trouvé d'issues à mon infinité, jamais elle n'a pu s'en libérer.

Je suis à tout être ce que tout être est à moi.

Pourtant Katja avait été prévenue : l'évènement tragique était palpable dès les premières secondes du film en raison de cette voiture qui a déboulé lorsqu'elle traversait avec Rocco la route. De plus la porte lui était parfois entrouverte afin de voir la lumière : l'oiseau l'a empêchée de commettre l'irréparable, ses menstruations retrouvées ainsi que l'omniprésent symbole de la mer sont des éléments rappelant son caractère maternel, son statut de mère ("mer", qui est l'allégorie de la figure maternelle bien souvent en littérature comme cela a pu être mis en évidence par Maupassant dans Pierre et Jean) : elle devait donc se battre farouchement pour progresser dans l'atmosphère pesante que j'exerçais sur elle ; comme mentionné précédemment ; et finalement sortir de mon piège. Mais il n'en fût rien. Elle a sombré. Inévitablement.

Elle n'a jamais compris que plus elle avançait, plus elle s'éloignait de la sortie.

Le futur n'est qu'une projection de mon être.

Effectivement, Katja était la plupart du temps représentée comme allant de la droite vers la gauche, ainsi sur la "timeline" plus elle progressait, plus elle s'enfonçait dans mon antre, car je suis un gouffre. Cette idée est patente par le truchement de la fumée noire qui provient de l'explosion finale : elle est reléguée à la partie gauche de l'écran et fuit vers la gauche. Ceci illustre deux notions essentielles : encore une fois Katja n'aura pas su franchir l'obstacle que je représente pour elle, mais de manière plus générale, la couleur noire rappelle sans équivoque la période des "années noires" et donc l'émergence du mouvement néo-nazi ; un énième témoin de ma persistance dans le temps. Je suis inoubliable et quelque soit mon âge, mon empreinte est à jamais gravée.

Je suis finalement l'acteur principal du film de Fatih Akin bien que je ne figure pas dans le casting. Une constatation ironique à relier avec les titres des chapitres du film : "la famille" alors que deux membres périssent et "la justice" alors que les Möllers sont acquittés.

Enfin je ne vous ferai pas l'affront de vous demander de quel côté venait la voiture qui a failli percuter Rocco et Katja par-rapport à eux. N'est-ce pas ?...

La fatalité est subséquemment intense dans cette tragédie et une analogie théâtrale est envisageable. De manière patente les chapitres rappellent les actes. Le nœud de l'action est palpable lorsque la Cour rend son jugement, et le dénouement est malheureux...mais inévitable. Cette notion de fatalité réside en la voiture du début ; évoquée déjà à moult reprises ; mais est aussi perceptible à travers la vidéo que regarde Katja quand elle et sa famille sont sur la plage : elle aura finalement retrouvé Nuri et Rocco comme sur la vidéo. La catharsis est ressentie par le truchement des angles de vue, toujours au plus proche de Katja pour rendre compte de ses émotions et vivre la scène à la première personne. Sa passion déchirante fait qu'elle n'a jamais réussi à m'oublier.

Enfin telle une tragédie, une réflexion sur la condition humaine est initiée : Katja devait-elle succomber à la vengeance ? Nous pouvons alors mettre en parallèle la pièce Les Mouches de Sartre (1943) qui interroge sur l'ambivalence des conséquences des actes de Résistance face aux actes nazis, en rupture avec une vision manichéenne. Ici qu'est-ce que le Mal : les Möllers attendant à la vie de Nuri et Rocco en assumant la portée de leur acte ou Katja se vengeant des Möllers sans en accepter les conséquences ?

Cependant je suis celui qui fait la différence et qui peut alors légitimer l'acte de Katja. Pour chacun je suis unique, dès lors : "Le plus important n'est pas ce qu'on fait de nous mais ce que nous faisons de ce qu'on a fait de nous" (Sartre). Ainsi je ne dois pas être une cause ni une conséquence mais un simple et permanent élan vital.

Rien ni personne ne peut m'échapper car j'appartiens à tout et tout m'a un jour appartenu.

Vorace et intemporel,

Le Passé.

CINQUIEME PRIX : Bastien Trauttmann pour sa critique du film WESTERN

Western, de Valeska griesbach

Cela doit bientôt faire trois jours que la bête agonise au sol. Une jambe cassé, il n’y a plus rien à faire si ce n’est abréger ses souffrances. Le fusil est chargé, la balle se logera dans son cœur, il ne souffrira pas. Mais le doigt reste pétrifié sur la détente, pas besoin d’expliquer pourquoi, ils ont compris. L’un d’eux s’avance en silence. Une main se pose sur l’épaule, l’autre attrape le fusil, les regards se croisent. Merci. Le coup de feu retentit, la gorge se noue, mais on ne pleure pas.

Les hommes ne pleurent pas.

Les personnages principaux de Western sont tous des hommes à la part masculine exacerbée, ils boivent, ils fument, et parfois même ils peuvent se montrer violents. Pourtant, il réside en eux une fébrilité constante, presque imperceptible au premier abord, comme cachée en eux. Cette fébrilité, nous est insufflée par la réalisatrice Valeska Griesbach qui au-travers de sa direction d’acteur faite d’un subtil mélange entre la personnalité des acteurs et sa propre identité. On ressent ainsi une sorte d’alchimie entre les personnages et la réalisatrice dont la présence restera palpable durant tout le métrage au-travers de ses personnages pourtant si renfermés au premier abord.

Cela s’explique entre autre par la mise en scène sobre du film, que l’on pourrait qualifier de minimaliste, en effet la photographie et le montage restent en retrait, rare sont les moments où le médium cinématographique prend le dessus sur les acteurs. Ces choix apportent un aspect naturaliste à l’œuvre, on a parfois même l’impression d’être confronté à un documentaire. C’est grâce à ce retrait de la réalisation, que Valeska Griesbach arrive à exposer le plein potentiel de ses acteurs, car ici la mise en scène agit comme le catalyseur des émotions des personnages.

L’exemple le plus parlant est sans doute la séquence de la mise à mort du cheval. Le trépas de l’animal bouleverse son propriétaire Adrian, mais la caméra reste éloignée de lui, pas un gros plan, pas la moindre musique pour souligner le drame qui vient de se dérouler. Et pourtant tout est là. La pudeur avec laquelle la caméra capte ce moment de fébrilité, fait échos avec celle d’Adrian, dont on voit la carapace de virilité tomber en morceau, laissant ainsi transparaître pendant un bref instant une douleur enfantine. Il y a là ce que l’on pourrait qualifier de symbiose entre la réalisatrice et l’homme un lien proche de celui que pourrait avoir un peintre avec sa toile. Adrian, en laissant tomber ce voile masculin derrière lequel il s’est si longtemps caché, devient plus humain qu’il ne l’a jamais été. Une fusion parfaite entre l’homme et l’artiste.

SIXIEME PRIX : Olivier Martin pour sa critique du film DIE TOCHTER

Zeitlos. Zeitlos wie das Meeresrauschen. Wie die Existenz. So könnten die Bilder Mascha Schilinskis Films, Die Tochter, bezeichnet werden. Dieser Film, erster Spielfilm der jungen Regisseurin, stellt sich als ein starkes, kraftvolles, berührendes Film. Ein Mann, eine Frau, ein Kind. Auf dieser Weise könnte man die Erzählung dieses Filmes zusammenfassen. Diese ist aber viel tiefgreifender. So tief, wie ein Wellental.

Auf dieser Art beginnt der Film. Ein Strand und Wellen. Die Weite des Meeres mit der Wärme des Sandes verbunden. Ein verzauberndes, berührendes Bild. Eine kraftvolle Aufnahme, um starke Gefühle ausdrücken. Auf diesem griechischen Strand teilen Jimmi und Hannah ihrer Tochter eine Ende, die Ende ihrer Liebesgeschichte, mit. Durch diese etwas schwermütige, nostalgische Atmosphäre wird diese Szene fürchterlich grausam. Das kleine Mädchen, Luca sieht die ganze Welt vor sich zusammenbrechen. Diese Glückwelt, die ihre Eltern, ihr ganzes Leben lang, aufgebaut haben. Diese Welt, die mit so viel Ruhe und Besänftigung zusammenbricht. Mitleid und Ekel überschwemmen uns. Eine grauenhafte Traurigkeit befällt uns.

Danach erscheint die Leere, das Nichts.

Die Enge des Stadtlebens überschwemmt die Schönheit des weiten indigen Meeres. Die Instabilität der menschlichen Gefühle wird so im Rest des Filmes behandelt.

Das getrennte Familienleben geht also in Deutsch weiter, weit von den schwächtigen Ferienillusionen entfernt. Ab diesem Moment nehmen die alltäglichen Sorgen immer mehr Platz im Erzählungskontinuum. Aber diese Sequenz behandelt hauptsächlich die Rolle der Eltern in einer zersplitterten Familie. Die Beziehung zwischen Jimmi und Hannah ist gleichzeitig beruhigt und angespannt: wegen finanzielle Schwierigkeiten angespannt, wegen Hannahs existenziellen und sentimental Schwierigkeiten angespannt, wegen der zerstörenden Kraft des Leids, der schweren Realität angespannt. Luca ist ihr das alles eigentlich egal. Eine starke Beziehung zwischen Luca und Papa ist verankert. Lucas Leitmotiv: « Papa hast du mich lieb? » wiegt uns in diesem zarten Märchen zwischen Papa und sein Spatz. Diese zwei Figuren bilden ein seelenverwandten Paar, der unveränderlich scheint zu sein. Dieses Paar ist indirekt zu Hannah entgegengesetzt. Die Beziehung zwischen Mutter und Kind ist unheimlich kaltherzig. Hannah ist von dieser Welt wie abwesend. Sie schafft es nicht seinen Platz bei ihrer ehemaligen Familie zu finden, auch nicht bei ihren neuen Freund. Dennoch findet sich Luca mit dieser Situation; sie konnte für nichts auf der Welt dieses tiefgreifendes Glück verlassen.

Aber dieses Glück ist zerbrechlich. Das Herz des Vaters, starke Metapher der Liebe, klopft häufiger und häufiger schneller. Diese kritischen Situationen werden den Zusammenhang zwischen Vater und Kind verstärken. Jedoch wirkt die Herzverwirrung wie ein wechselhafter Wind, wie eine totale Infragestellung seinen Gefühlen. Ein so großer Umbruch löst bei dem Zuschauer ein Unbequemlichkeitsgefühl. Wir warten also das Geschehen einer großen Veränderung, die nicht positiv sein kann. Dieses vorgesehene Ereignis kann nicht ohne Folgeerscheinungen geschehen. Die starken Bilder des klopfenden Herzes begleiten und stören sogar die Umgebungsruhe des Lebens unseren drei Protagonisten. Der Rhythmus

beschleunigt sich, das Kleine verspürt nach und nach finstere, geheimnisvolle Vorahnungen, bis zu dem Tag ...

Bis zu dem Tag, an dem die getrennte Familie nach Griechenland -zwei Jahre später- zurückfliegt, Ort wo das Familienferienhaus bald verkauft wird. An diesem Ort scheint ein Ende und ein neuer Anfang zu geschehen. Doch hier geschieht, an diesem präzisen Moment diese vorgesehene Umwälzung. Das Paar Jimmi-Hannah stellt sich wieder zusammen. Dieses Paar, das man als Auflösung des Familienglücks erwartet, wird jedoch als ein Zerstörungselement wirken. Dieses Paar wird nämlich das Paar Vater-Kind zerstören. Schwungvoll werden die Eltern auf das kleine zarte Mädchen verzichten. Dieses Ekelgefühl, das wir schon am Anfang des Filmes empfunden haben wiederholt sich. Ein Ungerechtigkeitsgefühl überschwemmt uns aber auch. Tiefgreifende Szenen werden gedreht. Die innigen Momente des Paares werden extrem grausam; sie werden das junge Mädchen bekannt. Luca möchte seine starke Beziehung mit ihrem Vater behalten, für immer das kleine Papakind bleiben. Aber die Unverantwortlichkeit der Eltern vermischt sich mit dem Unverständnis des Mädchens. Die Ungeheuerlichkeit des Lebens vermischt sich mit der Unschuld des Kindes. Dieser totale Verzicht des Kindes, diese Verleugnung der Kindheit vonseiten der Eltern, fuhr zu einer tiefen metaphysischen Umwälzung der Tochter. Der Übergang vom Jugend- ins Erwachsenenalter wird voreilig. Sie wird einfach zu schnell wachsen, wird Aufstands-, Ausreisen- und endlich Nichtwohlfühlenphasen erleben. Das Kind wird sich von seinen Eltern entfernen. Die kleine Familie löst sich nach und nach auf, bevor ganz auszubrechen, immer in einer melancholischen, besonnenen Atmosphäre. Nie mehr würde das Leben wie früher sein. Nie mehr würde sich diese Familie so sehr lieben.

Dieses Film stellt demzufolge eine grundlegende Frage: die Frage der Instabilität der menschlichen Gefühle und ihre Konsequenzen auf der Kindheit. Dieses Thema ist nie so aktuell gewesen als heute. Nie war der Mensch so instabil, so unsicher. Nie kannte die Menschheit so viele sentimentale Risse. Dieser Film zeigt uns, dass das perfekte Glück nur vergänglich sein kann. Unter diesem perfekten Glück versteckt sich zwangsläufig das Unglück. Es gehört sich seine Gefühle einzuschränken, um ein nachhaltiges, angenehmes, ruhiges Glück aufzubauen. Dieser Standpunkt ist in enger Verbindung mit den getrennten, verzweifelten Familien. Mascha Schilinski schlägt uns auch vor, über die Rolle der Eltern in der Erziehung ihrer Kinder nachzudenken. Diese Rolle ist noch wichtiger in den zersplitterten Familien. Am Anfang des Filmes fühlt sich Luca wohl, aber dieses Glück liegt auf einer zarten Zerbrechlichkeit, die durch Vaters Herzen, Papas kranken Herzen symbolisiert ist. Wir könnten uns zum Beispiel an diese Szene, die eine gewissere Hölle zeigt erinnern: die Wohnung des Vaters, Spiegel seinen Gefühlen. Sentimentale Umbrüche sind demzufolge die mächtigsten Waffen, um die Kindheit zu zerstören. Diese Kinder sollen begleitet werden. Egal was der Ursprung dieses Umbruchs ist, ist es Notwendig sein Kind zu begleiten. Der Egoismus und die Gefühle der Eltern sollen in diese Momente mäßigt werden, sodass ein Teil der Elternenergie übrig bleibt, um gemeinsam diese schwierige Momente zu überleben. So wird das Kind nicht verloren. Denn hier spricht man über Taten, die dem Kind für immer prägen wird.

Mit einer zeitlosen, unglaublichen Schönheit, schafft Mascha Schilinski es brennende Themen in seinem 2016 veröffentlichten Film anzugehen. Hier schafft sie es uns mit einer starken Botschaft zu prägen. Eine Botschaft stärker ... stärker als die Liebe.

**SEPTIEME PRIX : Jana Curcenco et Charlotte Audéoud pour leur critique du film
IN THE FADE**

Sie heiraten im Gefängnis. Nach einer zitterigen Kamerafahrt durch das Labyrinth der Korridore, die mit einem Smartphone gefilmt werden, sieht man den Tausch der Eheringe. Seit dem Anfang ihres Bündnisses mischt sich das dritte Auge in ihre Intimität ein.

Katja, ihr Mann Nuri, und später ihr Sohn Rocco ahnen noch nicht, dass das Schicksal schon auf ihrem zerbrechlichen Verbund lastet. Trotz der versiegelten Liebe in dieser Familie, die ewig erscheint, will Fatih Akin in seinem Film *Aus dem Nichts* zeigen, dass die Ordnung der Welt instabil ist. Diane Kruger spielt brillant die Rolle einer Frau, die durch den Verlust ihrer Lieben in einem Terroranschlag innerlich vernichtet ist. Sie ist die Heldin einer Tragödie in drei Akten; die Tradition des Antiken Theaters wird durch die Symbole, die Ästhetik des Regisseurs und die Rückkehr nach Griechenland verewigt. Man weint nicht im Theater; man ist tief erschüttert und total durcheinander.

Katja setzt Rocco in Nuris Büro ab, sie geht zum Hammam mit einer Freundin, und schon ist das Attentat geschehen. Alles geht sehr schnell, so dass man total überstürzt ist; der zügellose Rhythmus des Films lässt uns weder genug Zeit zum Atmen, noch können wir Sympathie für die Figuren entwickeln: man ist nur Zeuge eines Schachspiels, in dem jede Gestalt eine Spielfigur verkörpert.

Fatih Akin vertieft die Persönlichkeiten jeder Gestalt, um die Komplexität der Figuren zu unterstreichen. Wenn man versteht, dass Katja sich im Hammam vergnügt, als ihre Familie getötet wird, kann man nicht wirklich empathisch bleiben. Sie fühlt sich schuldig und es lässt den Zuschauer nicht gleichgültig. Sie ist eine moderne Antigone, die nicht versucht, die Seelen ihrer Familie zur Ruhe zu bringen, sondern ihnen Gerechtigkeit widerfahren zu lassen. Sie geht bis zum bitteren Ende, um sich für die sinnlose Aufopferung von Mann und Sohn zu rächen. Allerdings war Nuri Drogenschmuggler, also auch nicht einwandfrei und unschuldig. Deshalb kontrastieren die skizzierten Portraits der Opfer.

Außerdem verwendet der Regisseur eigene Symbole und Motive, die er durch den Film nuanciert: er benutzt ein Vokabular, das er dekliniert. Das Scharlachrot des Bluts unterstreicht häufig die Struktur und den Ablauf des Films. Als Katja versucht, sich im Badezimmer umzubringen, ist Blut die Farbe des Todes. In dem Augenblick, wo Katja zum Ort des Geschehens zurückkehrt, repräsentiert das Blut die Aufopferung geliebter

Menschen. Endlich materialisiert das Blut die Vitalität, als Katja wieder ihre Tage hat. Das Muster der Beziehung zwischen Eltern und Kindern ist auch ein Leitfaden im Film: Katja und Rocco, Nuri und seine Mutter, der Verurteilte und sein Vater, Katjas Freundin und ihr Baby. Fatih Akin lässt den Zuschauer entscheiden, wem er sich am Nächsten fühlt.

Fatih Akins Stil trägt zu einem Klima des Nachdenkens bei. Die eiskalte Schönheit der Bilder, die denen in Baudelaires Gedicht „la Beauté“ ähnelt, verhindert die Ausschweifung der Gefühle beim Zuschauer. Man bleibt kühl.

Schließlich steht fest, dass die Liebesbeziehung zwischen Katja und Nuri nicht gebrochen werden kann, selbst durch den Tod nicht. Deswegen zieht der Ring mit der legendären Macht sie beide unaufhaltsam in den Tod, damit sie sich im Märtyrertod verbunden fühlen. Nur im Jenseits wird sich ihre Seele auch durch die Rache beruhigen. Katja war zwar bereit, das Schlimmste im Angesicht des Naturschauspiels zu vermeiden aber das Schicksal ist stärker. Deshalb schließt sich der Film mit einem betörenden Bild von ineinander gewebten Eheringen im Wasser, die von dem Widerschein der Sonne und den Wellen des Meers gebildet werden. Sie entsprechen der Instabilität der ersten Einstellung des Films und sublimieren zur gleichen Zeit das Bündnis der zwei Wesen durch die Schönheit der Wellenringe. So schließt sich der Kreis.

HUITIEME PRIX : Juliette Jassaud pour sa critique du film CLUB EUROPA

Club Europa ist der erste Spielfilm der Regisseurin F.Hoenisch, die bis dahin nur wenige Dokumentarfilme und Kurzfilme mit Freunden realisiert hatte. Trotz des jungen Alters der Regisseurin, ist dieses Sozialdrama ein Erfolg, weil es die Aktualität aus einem anderen Blickwinkel zeigt.

Das Hauptthema des Films ist die deutsche Willkommenskultur. In der Tat beschließen eines Tages drei Berliner WG-Bewohner: Yasmin, Jamie und Martha, die sie überzeugt hat, Samuel aufzunehmen, einen Wirtschaftsflüchtling aus Kamerun.

Der Film zeigt mit Realismus, dass, selbst wenn sie einmal in Europa angekommen sind und manchmal mehrere hundert Kilometer zurückgelegt haben, wie es bei Samuel der Fall ist, nicht alles für Migranten gewonnen ist. Samuel trifft tatsächlich auf verschiedene Hindernisse, die es ihm unmöglich machen, die gleichen Rechte wie die anderen Figuren zu bekommen: Die Polizei, die ihn verunglimpft, und die deutsche Verwaltung, die ihm deutsche Papiere verweigert. Der Zuschauer leidet mit der Figur des Samuel, der alles für seine Integration tut – er hat schon in Kamerun Deutsch gelernt, er will in die Universität gehen, er findet neue Freunde, er kocht für Marthas Familie - aber er kann nicht seine eigenen Lebensentscheidungen treffen.

Franziska Hoenisch zeigt uns eine kafkaeske Welt: Die Macht ist allgegenwärtig, zum Beispiel durch die Gesetze (Dublin-Regeln), aber sie ist unsichtbar. Der Zuschauer sieht nie die Mitarbeiter der Ausländerbehörde, die über Samuels Schicksal entscheiden. Hoenisch filmt aber das Gebäude von außen und bricht in dieser Szene zum ersten mit ihrer ansonstenammerspielartigen Inszenierung. Samuel hat kein Mitspracherecht: In der Dialog-Szene in der Küche, wo die 3 andern WG-Bewohner sein Schicksal besiegeln, ist er abwesend. Während des ganzen Films bleibt Samuel abhängig. Er braucht Martha, um ein Bankkonto zu eröffnen und um ein Busticket zu kaufen.

Die Tatsache, dass die Mitbewohner unterschiedliche Ursprünge haben ist relevant, weil es den Titel "Club Europa" erklären könnte. Jamie zum Beispiel hat keinen deutschen Reisepass, er kommt direkt aus den USA, aber er kann in Deutschland wohnen und reisen, wie er es für richtig hält. Warum könnte Samuel, der einen kamerunischen Reisepass hat, nicht dasselbe tun? Es scheint als ob Hoenisch durch den sarkastischen Titel des Films sagen will, dass es einen Club europäischer bzw. westlicher Länder gibt, der ausländischen Personen den Zugang verweigern will. In der Tat will die Europäische Union „In Vielfalt geeint“ sein, aber selbst in einer multikulturellen WG der offensten Stadt des vielleicht offensten Landes, in der die meisten Migranten willkommen sind, hat die gegenseitige Hilfe schließlich Grenzen. Es scheint, dass diese WG in Wirklichkeit eine Allegorie oder ein

Mikrokosmos ist, der Europa und seine verschiedene Positionen repräsentiert. Yasmin könnte den Pragmatismus verkörpern, denn sie passt sich der Situation effektiv an: Als Lehramts-Referendarin zieht sie es vor, die WG zu verlassen, um nicht zu riskieren, ihren zukünftigen Beamten-Job zu verlieren. Jamie, der Amerikaner, gewinnt zwar Samuels Freundschaft. Er bietet ihm Drogen an, kauft Schuhe mit ihm, aber Samuels Schicksal scheint ihn nicht wirklich zu betreffen. Und durch die Figur der Deutsch-Französin Martha würde das Zögern der Gründerstaaten Europas dargestellt. Martha ist es, die beschliesst, Samuel willkommen zu heißen, aber auch sie tappt im Dunkeln. Sie versucht, die Verbindung zwischen den Mitbewohnern und Samuel herzustellen, um das richtige Gleichgewicht zu finden. Mit diesen fiktiven Figuren wollte F.Hoenisch vielleicht die aktuelle Situation eines Europa zeigen, das nicht weiß, welche gemeinsame Migrationspolitik es zum Ziel führt. Die Regisseurin inszeniert ein Europa, wo die alte politische, soziale und juristische Ordnung durch die junge Generation in Frage gestellt wird, die sich selbst noch sucht und die sich engagieren will, ohne zu wissen, wie weit sie in ihrem Engagement gehen kann und will.

Die Originalität und Subtilität von Club Europa liegt vielleicht darin, dass er schließlich keine Antworten auf die Frage der Integration der Immigranten bringt, sondern er befragt vor allem das Publikum. In der Tat wird der Zuschauer dazu gebracht, sich dieselben Fragen zu stellen, wie Martha, Yasmin und Jamie, und dies aus mehreren Gründen. Zuerst wurde Club Europa, wie bereits erwähnt, fast wie ein Kammerspiel inszeniert und gedreht. Das ermöglicht dem Betrachter, vollständig in das Universum und die Fragen der Bewohner einzutauchen. Zusätzlich zeigen die Figuren anfänglich einen starken Willen, offenbaren uns aber auch Grenzen und Schwächen. Es ist interessant zu sehen, wie sie mit ihren persönlichen Zielen und ihrer Bereitschaft, Samuel zu helfen, jonglieren, auch wenn es gegen das Gesetz verstößt. Die Lehramts-Referendarin Yasmin, muss sie ein leeres Vorstrafenregister haben. Deshalb zögert sie, in der WG zu bleiben, um ihren zukünftigen Beamtenstatus nicht zu gefährden. Vor dem Dilemma der Mitbewohner am Ende des Films - Samuel ausschliessen oder nicht - kann der Zuschauer sich nur fragen, welche Wahl er selbst getroffen hätte. Die Tatsache, dass wir das Schicksal von Samuel nicht kennen, mag frustrierend erscheinen, aber es ist letztendlich nicht das Wichtigste. Der Film wird aus westlicher Sicht gesehen, so dass sich alle Europäer mit den Charakteren identifizieren können und sich über die Situation der Migranten in Europa klarer werden und Position beziehen können.

Schließlich behandelt Club Europa mit Sensibilität ein heißes Thema, das für einige eine echte Angst und Bedrohung darstellen kann. Die Subtilität des Films residiert in Hoenischs Fähigkeit, ihre Analyse der aktuellen politischen Situation der Europäischen Union hinter einer fiktiven Geschichte zu verbergen.

**NEUVIEME PRIX : Louis Bossuet et Maximilien Heilmann pour leur critique du film
IN THE FADE**

In den letzten Jahren gab es mehrere Prozesse, in denen die Justiz Attentate auf Ausländer verurteilen sollte. In Anlehnung an diesen Prozess hat der Regisseur Fatih Akin den Film „Aus dem Nichts“ gedreht, mit Cannes bester Schauspielerin, Preisträgerin Diane Kruger als Protagonistin. Die Geschichte handelt von Katja, einer Mutter und Frau, die ihren Mann, einen Türken, und ihren Sohn, in einem von Neo-Nazis organisierten Anschlag verloren hat.

Der Schwerpunkt des Films ist der Prozess der zwei Neo-Nazis, die das Attentat organisiert haben. Die Zuschauer werden vom Regisseur sehr gut in die Tribüne des Saales hinein geführt und man ist geschockt, die nackte Aufzählung der Fakten und der Todesursachen von Katjas Familie zu hören. Der Anwalt der Gegner ist abscheulich, nutzt jedes kleinste Detail aus, um Katja fertig zu machen, was letztlich normal für einen Anwalt ist, aber man kann nicht emotionslos vor Katjas Verzweiflung bleiben. Man versteht sehr schnell, dass der Prozess eine Farce ist, denn der Grieche, der gekommen ist, mit den Angeklagten befreundet ist und. Obwohl Katjas Anwalt dies ans Licht bringt, sind die Beweise nicht ausreichend, um die Täter zu verurteilen. Fatih Akin stellt klar, dass er auf die Seite der Opfer ist und denunziert die Fehler der Justiz. Dies ist eine direkte Anspielung auf die NSU-Prozesse. Die beiden Prozesse, reell aber auch fiktiv enden in einer Entlastung der Angeklagten.

Fatih Akin versucht eine vom Griechischen Theater inspirierten Katharsis auf die Zuschauer, durch starke Emotionen, die uns berühren, auszuüben. Der Film fängt langsam an, jedoch wird er sehr schnell hektisch: Katjas Schreie, ihre Flucht in die Drogen und ihre sehr gut inszenierte Traurigkeit, kurz danach von dem Selbstmordversuch gefolgt, werde dramatisch inszeniert: dies taucht den Zuschauer in Furcht und Stress, er empfindet Katjas Gefühlen nach. Der Zuschauer ist außerdem von der Ungerechtigkeit des Prozesses empört. Die griechischen Landschaften und die verschiedenen Roadtrips durch schöne Landschaften, die uns von Fatih Akin gezeigt werden, wirken beruhigend. Das Gefühl von Ungerechtigkeit und Wut wird durch den Streit zwischen Katja und ihrer Stief-familie noch extremer. Außerdem, als Katja sich von ihrem Anwalt telefonisch verabschiedet, scheint sie sehr würdig und ruhig zu bleiben, obwohl sie weiß, dass sie sich in den Tod stürzen wird.

Die Intensität der Rache ist ein wichtiges Element des Filmes, denn es ist die Struktur der ganzen Geschichte. Auch wenn es nicht klar von Katja ausgesprochen wird, will sie sich von Anfang an rächen. Sie tut alles, was sie kann, damit die Attentäter im Gefängnis

„krepieren“. Die Szene im Gericht als Katja versucht, die Frau zu schlagen, zeigt es sehr deutlich: Katja empfindet einen unbeschreiblichen Hass für die beiden. Nachdem der Prozess gescheitert ist, sind die beiden auf freiem Fuß und haben keine Gewissensbisse, obwohl das Leben von 3 Menschen zerstört haben, was im Film anhand des Facebooks Profils gezeigt wird, wo man sieht, wie die beiden „ auf Kosten des Staates“ nach Griechenland gehen. Sie verhöhnen Katja und die Justiz. Der Film verwandelt sich fast in einen Krimi, während Katja als „ Detektivin“ versucht, die Attentäter aufzuspüren. Sie folgt einer echten Methodik, die der Zuschauer auch nachvollziehen kann.

Das Ende des Filmes ist wie eine Apotheose, unser Atem stoppt als Katja ins Wohnmobil hinein geht, alles ist still, man bekommt nur eine Explosion zu sehen, wie das Ende eines zauberhaften Klavierstückes, dessen letzte Note vom Pianisten Fatih Akin gespielt wird. Dies lässt den Zuschauer erstaunt und wortlos auf seinem Sitz zurück.

Zum Abschluss kann man “ Aus dem Nichts “ als einen Film betrachten, der die Zuschauer nicht gleichgültig lässt. Fatih Akin spielt sehr gut mit den Emotionen, die durch die sehr gute Schauspielerin Diane Kruger interpretiert werden. Diane Kruger und Fatih Akin haben nicht zuletzt den Preis im Cannes Festival richtig verdient.

DIXIEME PRIX : Eléonore Walter pour sa critique du film LE TEMPS DES CANNIBALES

Après le succès de son film L'Albanais, Johannes Naber sort Le temps des cannibales quatre ans plus tard. Le temps des cannibales, c'est un duo cynique interprété par Sebastian Blomberg et l'excellent Devid Striesow. Une mise en scène et une ambiance sonore qui arrivent tout au long du film à nous faire pénétrer dans le monde angoissant du business et du capitalisme, mais c'est aussi une réflexion sur la société actuelle.

Frank Öllers et Kai Niederländer sont deux impitoyables consultants allemands qui passent leur temps dans les hôtels de luxe de différents pays émergents, dans le but de faire le deal le plus lucratif possible. Ils sont tous les deux dans l'attente d'une promotion que la jeune Bianca März obtiendra finalement. Leur vie va tourner au cauchemar après le rachat de la compagnie dans laquelle ils travaillent et ils devront se confronter aux conséquences de leurs actes.

Le temps des cannibales est un huis-clos. On ne verra jamais les trois protagonistes à l'extérieur de l'hôtel. Tous les hôtels se ressemblent, ce qui donne une impression d'étouffement. Les vues des fenêtres sont aussi semblables: on ne voit que des immeubles identiques, tous gris et marqué par la pollution. L'hôtel est une sorte de protection, en effet ils sont privilégiés par rapport aux habitants des pays émergents. Une musique plutôt stressante, accompagnée de bruits de coups de feu et d'explosions venant de l'extérieur est omniprésente. Cela intensifie ce côté oppressant. Par moment, il y a des plans noirs de plusieurs secondes avec seulement cette musique très rythmée, le spectateur se retrouve seul face à l'écran noir, comme une sortie du film pour revenir à la réalité.

Plus l'on avance dans le film, plus certains seront dégoûtés par le côté mégalomane des deux hommes. Ils sont sans-pitié, déconnectés de la réalité, ils peuvent s'énerver de façon extrême pour des choses insignifiantes, ils sur réagissent. C'est comme si le capitalisme ou l'appât du gain les rongait. De manière surprenante, grâce à leur humour noir, ces personnages sont attachants. D'ailleurs au fur et à mesure que leur situation personnelle se dégrade, leur humanité ressort.

C'est un film d'actualité qui donne lieu à une réflexion sur notre société libérale, il fait référence aux choix actuels des grandes entreprises mondialisées. On y voit comment les hommes deviennent égocentriques et hypnotisés par le profit, sans considération pour ceux qu'ils écrasent sur leur passage. Le réalisateur arrive à traiter d'un sujet lourd tout en l'allégeant grâce à l'humour des deux héros.